La question concerne *les principes*. Quels principes voulons-nous suivre ? Quel idéal voulons-nous servir ? A quelle tradition voulons-nous adhérer ? Est-ce Jésus-Christ et les deux mille ans de civilisation chrétienne dont nous sommes les héritiers ? ou bien le mirage d'une « civilisation » européenne qui n'a jamais existé ? — Est-ce la vérité chrétienne avec ses immenses richesses doctrinales, spirituelles, historiques, culturelles et l'exemple de ses saints ? ou bien le mensonge d'un néopaganisme abscons et plein de suffisance ? — Est-ce la sainteté que nous confère la vie de la grâce et les sacrements de l'Église ? ou un naturalisme desséchant et impuissant à procurer la paix et le bonheur ?

Nous avons la plus belle religion du monde, la seule vraie, la seule capable de combler les aspirations les plus profondes du cœur et de l'intelligence humaine, la seule parfaitement universelle et adaptée à tous les âges, à tous les peuples et à toutes les mentalités, et qui nous a laissé un héritage vivant, d'une richesse et d'une diversité inouïes, ainsi que des exemples innombrables de sainteté et de dévouement. Comment pourrions-nous ignorer tout cela ? Hélas, c'est là que le bât blesse. Les catholiques ne connaissent pas, ou pas assez, leur patrimoine.

Ne nous laissons donc pas charmer par les sirènes néo-droitières. Nous n'avons pas à avoir honte de notre tradition et de ses réalisations (les « bastions de chrétienté » du père Calmel). La tradition catholique n'a-t-elle pas bâti des écoles, des paroisses, des communautés, des universités ? N'a-t-elle pas écrit, publié, enseigné ? Il y a une sorte de plaisir malsain à se dénigrer et à croire que l'herbe du champ d'à côté est meilleure. La vitalité de la tradition catholique est réelle et, si nous sommes fidèles, prometteuse ; alors que la Nouvelle Droite pèche par manque de réalisations concrètes, se contentant de produire un discours et une esthétique séduisants peut-être, mais incapables de construire une civilisation.

Défendons notre Cité chrétienne, soyons chrétiens et apôtres sans rien concéder à l'erreur et à la Cité du mal.

Nous fêtons cette année le centenaire de *Quas Primas*, l'encyclique de Pie XI sur le Christ-Roi. C'est l'occasion de lire ou de relire ce texte, et de mieux réaliser la nécessité de faire rayonner le Christ dans la cité. *Quas Primas*, c'est bien sûr la condamnation du laïcisme d'État ; mais cette doctrine nous concerne tous : le Christ est-il Roi de nos associations, de nos entreprises, de nos familles, de toutes nos activités sociales ?

Les origines d'une « Droite » anti-chrétienne

par Christian Lagrave

De nombreuses études ont déjà été consacrées à l'histoire de la Nouvelle Droite [1]. Rappelons notamment le travail du regretté Joël Morin (paru sous le pseudonyme de Geoffroy DAUBUIS) publié dans le n° 60 du *Sel de la terre* : « La Nouvelle Droite, ses pompes et ses œuvres – D'*Europe Action* (1963) à la *NRH* (2002) ».

Le présent article propose une présentation plus synthétique des origines de ce mouvement.

Le Sel de la terre.

L'histoire de la Nouvelle Droite

De la gauche collaborationniste à la droite révolutionnaire

POUR COMPRENDRE LA NOUVELLE DROITE, ses positions idéologiques et son évolution intellectuelle, il faut faire un peu d'archéologie politique et remonter jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale qui a connu, comme chacun sait, la défaite de 1940, suivie de l'occupation et de la division des Français en trois forces antagonistes : l'attentisme vichyssois, la collaboration avec l'Allemagne nazie et la Résistance.

Il existe une histoire officielle – écrite par la gauche –, qui voudrait nous persuader que la gentille résistance démocratique était de gauche, et que la vilaine collaboration fasciste était de droite.

En réalité, rien n'est plus faux et tous les historiens honnêtes le savent depuis longtemps. Je vous renvoie à deux ouvrages relativement récents : *Historiquement correct*, par Jean Sévilla qui consacre un chapitre à ce sujet et *Les dreyfusards sous l'occupation*, par Simon Epstein [2], qui montre que la

1 — On trouvera une bibliographie détaillée à la fin de ce numéro.

2 — Albin Michel, Paris, 2001. Voir également *Les Socialistes dans la collaboration (De Jaurès à Hitler)*, par Jean-Claude VALLA, 2006.

plupart des militants dreyfusards survivants lors de la Seconde Guerre mondiale se sont retrouvés dans les cadres de la collaboration.

Il n'est pas inutile de rappeler que Jean Vaquié fut un résistant membre de l'ORA, ainsi que son maître en antimaçonnisme, Léon de Poncins ; mais leur combat était dirigé contre l'occupant allemand et non contre le gouvernement de Vichy.

En revanche, un grand nombre d'hommes de gauche, au nom de leurs idées pacifistes et internationalistes, s'étaient opposés à la guerre de 1939 et furent séduits par l'idée d'une collaboration avec l'ennemi d'hier dans une Europe unie nationale socialiste. La figure la plus typique est celle du ministre Marcel Déat, agrégé de philosophie et socialiste anticlérical, qui devint un ultra de la collaboration, fustigeant l'attentisme du Maréchal, avant d'être ministre de Laval. On peut y ajouter le célèbre romancier Alphonse de Châteaubriant, issu d'une famille chouanne mais lui-même dreyfusard et pacifiste ; il fut séduit dès 1937 par l'idéologie nationale socialiste [1], en laquelle il voyait l'annonce d'un « renouveau européen national et chrétien » [2] – il est vrai qu'il se proclamait, et sans doute se croyait, chrétien alors qu'en fait c'était un ésotériste gnostique, comme le prouve son roman *La Réponse du Seigneur* publié en 1933. Sous l'occupation il fut le directeur du journal collaborationniste *La Gerbe* et animateur du groupe Collaboration.

Ces hommes ont rejoint tout naturellement d'autres gens de gauche qui vers 1934 s'étaient détachés du parti communiste pour évoluer vers un nouveau totalitarisme, le fascisme. L'exemple le plus connu est celui de Jacques Doriot qui fut l'un des dirigeants du PCF avant d'en être exclu en 1934 et de fonder en 1936 le PPF avec des cadres venus eux aussi du communisme. On sait que Doriot fut ensuite un des dirigeants de la collaboration et qu'il y engagea son parti.

Ces gens de gauche devenus fascistes ou collaborateurs n'ont pas pour autant abandonné leurs idées fondamentales – socialistes et révolutionnaires – même s'ils ont dû cohabiter, vaille que vaille, avec des gens de droite que les circonstances avaient amenés à faire eux aussi le choix du fascisme ou de la collaboration – car il y en a eu, bien sûr, l'un des plus célèbres étant Robert Brasillach, venu de l'Action Française [3].

D'ailleurs le fascisme italien comme le National-socialisme allemand, étaient généralement considérés comme des tentatives de synthèse entre un nationalisme révolutionnaire et un collectivisme édulcoré ; de plus, c'était

1 — A laquelle il consacra un livre intitulé *La Gerbe des forces* (1937).
2 — Dominique VENNER, *Histoire de la Collaboration*, Pygmalion, Paris, 2000, p. 566.
3 — On peut citer également Philippe Henriot, venu de la Fédération Nationale Catholique, qui fut assassiné en 1944.

une idée très répandue chez beaucoup d'intellectuels non-conformistes des années 30 [1] qu'il fallait dépasser l'opposition entre la droite et la gauche.

Après 1945, les partisans de Vichy (qui n'étaient pas tous pro-nazis, loin de là) et ceux de la collaboration avec le National-socialisme se sont trouvés tous confondus dans une même réprobation par les vainqueurs et soumis à une persécution sanglante. Parmi ceux qui ont survécu à l'épuration, les gens de gauche se sont trouvés rejetés à droite, tout en gardant leurs idées révolutionnaires. L'un des exemples les plus typiques de cette situation est Raymond Abellio [2].

Il s'est donc produit un phénomène qui n'était pas absolument nouveau : une pseudo-droite, foncièrement révolutionnaire et athée, parfois panthéiste – ou gnostique comme Abellio –, allait côtoyer, et donc influencer au moins partiellement, la droite classique, celle qui se réclamait de la contre-révolution et du christianisme.

Entre 1885 et 1914, apparut en effet un mouvement intellectuel qui présentait quelques points communs avec celui-ci. Sous l'influence des idées du naturaliste Charles Darwin (1809-1882), le théoricien du transformisme biologique, et de l'évolution par la sélection naturelle, un courant de pensée nommé darwinisme social avait envahi non seulement la biologie mais encore la philosophie, la psychologie, la sociologie, bref, ce qu'on nomme les sciences humaines. Ses représentants les plus influents avaient été, en France : le sociologue Gustave Le Bon (1841-1931), auteur de *La Psychologie des foules*, le théoricien socialiste et marxiste Georges Sorel (1847-1922), auteur des *Réflexions sur la violence*, et l'anthropologue raciste Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) auteur des *Sélections sociales*. Ces penseurs étaient des hommes de gauche, des matérialistes et des anti-chrétiens, tel Vacher de Lapouge qui écrivait :

> La morale sélectionniste met le devoir envers l'espèce à la place suprême, là où celle du christianisme met les devoirs envers Dieu [3].

Mais, parce que leurs idées étaient élitistes et paraissaient donc s'opposer à la démocratie, elles étaient capables de séduire certains hommes de droite, et Paul Déroulède, le chef de la Ligue des Patriotes [4] ainsi qu'Édouard Drumont et Maurice Barrès furent influencés par elles. Toutefois cette influence fut limitée au sein de la droite française, d'une part chez les catholiques, à

1 — Sur cet état d'esprit voir l'ouvrage de Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les Non-conformistes des années 30*, Seuil, Paris, 1969.
2 — Sur Abellio, voir Jean VAQUIÉ, « Le retour offensif de la Gnose », dans *Lecture et Tradition*, n° 110, nov.-déc. 1984, chap. V, et *Le Sel de la terre*, n° 56, printemps 2006, p. 119.
3 — *Les Sélections sociales*, Paris, Fontemoing, 1896, p. 191.
4 — Voir Zeev STERNHELL, *La Droite révolutionnaire 1885-1914 – Les origines françaises du fascisme*, Paris, Seuil, 1978, chap. II. L'ouvrage est à lire avec précaution étant donné l'obsession de l'auteur contre l'antisémitisme.

cause de la forte vitalité de la philosophie thomiste qui condamna le darwinisme et ses épigones, mais aussi chez les non-catholiques à cause de la prédominance intellectuelle de Maurras et de l'école d'Action Française qui rejetèrent également les doctrines évolutionnistes.

Cependant l'affaiblissement de l'influence de l'AF après sa condamnation en 1926, le virage à gauche qui s'ensuivit au sein de l'Église de France, ainsi que le succès des doctrines fascistes et nationales-socialistes à l'étranger, valurent à ce darwinisme social un certain regain de faveur à droite dans les années 1930, puis pendant l'Occupation dans les milieux de la Collaboration. Ces thèses ont imprégné la mentalité de certains des vaincus de la Libération qui les ont transmises, à la faveur des luttes politiques qui accompagnèrent la décolonisation, et en particulier les combats pour l'Algérie française ; ces luttes amenèrent un certain nombre de jeunes gens, dont certains étaient issus des milieux de la droite classique, à adopter les idées de la droite révolutionnaire – c'est à dire ce darwinisme social aggravé par les idées de Nietzsche sur la volonté de puissance et l'émergence du surhomme.

Il n'est donc pas étonnant que les hommes que nous venons de citer, Nietzsche, Gustave Le Bon, Georges Sorel et Vacher de Lapouge aient été revendiqués comme des maîtres par les chefs de la Nouvelle Droite.

De Jeune Nation à Nouvelle École

Le vivier qui a permis l'éclosion de la Nouvelle Droite est le mouvement Jeune Nation créé par la famille Sidos [1]. Cette famille de militants nationaux est issue de François Sidos qui, né en Algérie en 1889, ancien combattant de 14-18, fut dans l'entre-deux guerres dirigeant régional des Jeunesses Patriotes de Pierre Taittinger ; rallié au Maréchal Pétain en 1940, il fut chargé de mission au cabinet de Laval et inspecteur général adjoint des Forces du Maintien de l'Ordre, en poste à La Rochelle. Il fut condamné à mort et fusillé en mars 1946. Il laissait quatre fils [2] : François né en 1922 [3], Pierre né en 1927, Jacques né en 1928 et Henri qui fut tué pendant la guerre d'Algérie.

En 1951, Pierre Sidos fonda, avec l'aide de ses frères, le mouvement Jeune Nation dont l'emblème fut la croix celtique « symbole du soleil considéré comme source de vie universelle » – ce qui est une définition païenne si on la prend à la lettre. Le mouvement se définissait comme nationaliste et opposé aussi bien au communisme qu'à l'impérialisme américain. Il fut dissous par le gouvernement le 15 mai 1958, mais Pierre Sidos essaya de le remplacer par un Parti Nationaliste, qui fut aussitôt interdit. Sidos fut alors

1 — Voir Henry COSTON, *Dictionnaire de la Politique française*, t. I, 1967.
2 — Un fils aîné, Jean, né en 1920, avait été tué au combat en juin 1940.
3 — Il fut combattant volontaire dans les FFL (Forces Françaises Libres).

arrêté et emprisonné pendant quelques mois avec plusieurs de ses amis dont Dominique Venner, né en 1935 et fils d'un ancien militant du PPF de Doriot. Malgré la répression, cette équipe réussit à publier un journal intitulé *Jeune Nation* jusqu'au putsch d'avril 1961, tout en maintenant clandestinement le mouvement [1].

Au printemps 1960, un groupe d'étudiants et de lycéens sympathisants ou adhérents de Jeune Nation fondait la Fédération des Étudiants Nationalistes, destinée à lutter contre la marxisation de l'université et à soutenir l'Algérie française ; son secrétaire général était Georges Schmelz, mais ses deux principaux dirigeants étaient François d'Orcival, pseudonyme d'Amaury de Chaunac-Lanzac, né en 1942, et Fabrice Laroche, pseudonyme d'Alain de Benoist, né en 1943.

Dominique Venner, Alain de Benoist, François d'Orcival, nous venons de nommer trois des principaux futurs dirigeants de la Nouvelle Droite.

La Fédération des Étudiants Nationalistes publia une revue, les *Cahiers Universitaires*, à partir de février 1961 jusqu'à 1965 ; Fabrice Laroche (Alain de Benoist) en était le secrétaire de rédaction.

Début 1963, Dominique Venner fonda une nouvelle revue mensuelle intitulée *Europe Action* ; ses animateurs et son public venaient de Jeune Nation dont le leader, Pierre Sidos était alors emprisonné [2]. *Europe Action*, le titre indique assez l'orientation du journal : du nationalisme français, l'équipe dirigeante passait à un prétendu nationalisme européen et il ne fait aucun doute que cette aberration était directement inspirée par les nostalgiques du IIIe Reich. Dominique Venner était directeur politique, Jean Mabire (1927-2006), militant néopaïen et autonomiste normand, était rédacteur en chef et parmi les autres rédacteurs principaux on trouvait Fabrice Laroche et François d'Orcival. Parmi les collaborateurs figurait également le romancier Marc Augier, dit Saint-Loup (1908-1990), néopaïen fanatique, ancien militant socialiste SFIO et responsable des Auberges de jeunesse à l'époque du Front Populaire ; il passa ensuite au national-socialisme après la lecture d'un livre qui faisait une description enthousiaste de l'Allemagne nazie ; il s'agissait de *La Gerbe des forces*, écrite par Alphonse de Châteaubriant qui devint son maître à penser et avec lequel il créa en juillet 1940 le journal *La Gerbe*. Marc Augier combattit ensuite dans la LVF puis dans la Waffen SS (où il fut commissaire politique).

Dès son n° 5, *Europe Action* affichait clairement des positions nationales-socialistes, racistes, anti-chrétiennes et néopaïennes. Autour d'*Europe Action* se regroupèrent un grand nombre d'anciens militants de Jeune Nation

1 — Je suis en mesure d'en témoigner personnellement, ayant été contacté pour y adhérer à l'automne 1960.
2 — Il resta en prison de juillet 1962 à juin 1963.

réunis dans des Comités d'Europe Action [1]. La revue était éditée par la société des Éditions Saint-Just qui publia les premiers livres de Fabrice Laroche et de François d'Orcival ainsi qu'un bon nombre d'ouvrages politiques ou guerriers, ces derniers souvent axés sur le IIIe Reich. Autres émanations de la revue, le Centre d'Études pour une Économie organique, l'Institut de Dynamique économique et bio-sociologique, ainsi que le Groupement d'Études des Rapatriés et Sympathisants, montraient le souci de l'équipe dirigeante d'agir dans le domaine intellectuel. Elle ne négligeait pas pour autant le combat politique et s'engagea à fond dans la campagne présidentielle de 1965 en faveur de Tixier-Vignancour.

Après l'échec de ce dernier, en décembre 1965, Jean Mabire et Dominique Venner annoncèrent, en avril 1966, la fondation d'un nouveau parti, le Mouvement nationaliste du Progrès, qui prétendait devenir une « puissante organisation militante » pour mener « à fond la bataille contre le régime » et « pour que l'Occident gagne la guerre politique du 20e siècle » [2].

La revue *Europe Action* cessa alors de paraître, mais elle fut continuée [3] par un hebdomadaire, *L'Observateur européen*, qui parut jusqu'en 1968 et dont le rédacteur en chef était Fabrice Laroche. Cet hebdomadaire servit de tribune au Mouvement nationaliste du Progrès. Ce dernier fonda, en novembre 1966, un Rassemblement Européen de la Liberté pour intervenir dans la bataille électorale de 1967 en présentant une centaine de candidats aux législatives qui obtinrent une moyenne de 3% des voix et dont aucun ne fut élu.

Cet échec allait dégoûter Alain de Benoist et les principaux dirigeants du Mouvement nationaliste du Progrès, des aléas des joutes électorales et les amener à la conception d'un combat exclusivement culturel qui allait aboutir en 1968 à la création de la Nouvelle Droite.

De Lénine à Gramsci, ou les illusions perdues des nationalistes révolutionnaires

Avant de retracer les débuts du G.R.E.C.E. et de Nouvelle École, il n'est pas inutile d'essayer de faire un bilan de ces sept années de militantisme qui – depuis la création de la Fédération des Étudiants Nationalistes jusqu'à l'échec du Rassemblement Européen de la Liberté – ont vu agir les jeunes activistes de la croix celtique.

Quand on relit aujourd'hui leur littérature de cette époque, comme quand on se souvient (ce qui est mon cas) du discours de leurs militants, on est

1 — Dont le secrétaire était Pierre Bousquet.
2 — Phrases extraites des documents de propagande du mouvement.
3 — En 1964, commença la parution d'un supplément intitulé *Europe Action Hebdomadaire* qui fut sous-titré en 1966 *L'Observateur européen* et ne garda ensuite que ce dernier titre.

frappé par un certain nombre de caractéristiques : d'abord, un orgueil et une présomption sans bornes ; leur discours habituel – qui était déjà celui des militants de Jeune Nation – était à peu près celui-ci : Nous sommes des militants purs et durs, des révolutionnaires professionnels, nous sommes une élite, nous sommes les meilleurs, et il n'y a que nous qui fassions du travail sérieux ; tous les autres sont des amateurs et des fumistes. Avant nous, rien de valable n'a été fait, mais maintenant que nous sommes là, on va voir ce qu'on va voir [1] !

Le malheur est qu'on n'a jamais vu grand-chose…

Parmi cette prétendue élite nationaliste révolutionnaire que Jeune Nation [2] puis Europe Action prétendaient former pour la lancer à l'assaut du régime, personne n'a jamais réussi à inquiéter sérieusement ledit régime. Voilà donc des gens qui avaient lu Lénine et qui pensaient forger un appareil révolutionnaire capable de réussir un coup d'État, qui avaient cru ensuite pouvoir triompher aux élections – comme l'avaient fait en leur temps les nazis allemands ou les fascistes italiens – et qui se sont cassé les reins sur les dures réalités de la politique : il ne suffit pas d'avoir des cadres pour avoir des électeurs [3].

Alors, de Lénine on est passé à Gramsci ; on sait que ce théoricien marxiste judéo-italien, mort en 1937, a insisté sur la nécessité de construire une nouvelle conception du monde, grâce à la culture, pour changer les mentalités et rendre possible le triomphe de la Révolution. Alain de Benoist a, de son propre aveu, repris à son profit, cette idée de Gramsci.

Mais ce combat culturel qu'Alain de Benoist et ses amis vont entreprendre, sur quelles idées va-t-il s'appuyer ?

1 — François Brigneau et Jean Madiran se sont attaqués dans *Itinéraires*, dès 1979, à ces prétentions et à ce mépris pour les combattants de la droite traditionnelle, contre-révolutionnaire. Voir notamment le n°236, le n° 237, le n°243. Brigneau ironisait :

« Ce qui chiffonnait davantage c'était que cette « nouvelle » école de pensée, qui disait si haut l'importance de l'hérédité, de l'héritage et des racines, ne s'en reconnaissait pas. Elle prétendait bâtir sur le désert. Non seulement en évitant de saluer les vieux soldats qui, depuis un quart de siècle, se sacrifiaient pour défendre le terrain ravagé sous les bombes, dans une guerre impitoyable, au lance-flammes et au couteau, mais, à l'occasion, en s'en moquant. […] Revêtus de l'armure étincelante de la nouvelle culture, armés par la lecture rapide, entraînés par l'exercice de la mémoire automatique, d'outrecuidants mirliflores décrivaient le vide intellectuel qu'ils avaient dû combler et l'indigence de la pensée de Droite depuis une éternité, ou presque. Heureusement cette désolation n'appartenait plus qu'au passé. Ils étaient arrivés. En un tournemain ils allaient tout remettre à l'endroit. Mais il n'était que temps ». (« Ni à droite, ni adroite. La nouvelle droite ? » in *Itinéraires*, n°243, mai 1980, p. 18).

2 — Parmi les anciens de Jeune Nation, une partie a suivi Pierre Sidos qui rompit en décembre 1963 avec Europe Action et fonda plus tard L'Œuvre Française.

3 — Si un certain nombre des héritiers de la FEN et d'Europe Action se sont convertis au combat culturel avec le G.R.E.C.E. et Nouvelle École, d'autres se sont rapidement transformés en zélés serviteurs de ce régime démocratique et parlementaire qu'ils prétendaient combattre. Gérard Longuet et Alain Madelin, anciens de la FEN, en sont les exemples les plus connus.

Olivier Moos répond à cette question dans son étude sur *Les Intellectuels de la Nouvelle Droite et la religion* parue en 2005 [1] :

> Nous pouvons définir trois idées-forces qui structurent le discours des intellectuels néo-droitiers : la première repose sur le rejet des valeurs « judéo-chrétiennes », dont les plus subversives demeurent les deux idées monothéiste et égalitaire [2]. Cet antichristianisme représente le passage obligé vers une réorganisation organique de la société, liant le peuple et l'élite, et basée sur l'authenticité fondamentale du modèle tripartite indo-européen [3]. La deuxième idée-force implique le renouement avec une Europe préchrétienne et un paganisme réactualisé. Ces retrouvailles avec un passé pagano-européen doivent favoriser la résurgence d'un nouveau cycle historique [4] qui verra l'extinction des valeurs subversives au profit d'une nouvelle *européanité*. La troisième idée-force met en évidence la valeur suprême de la « différence », qui se décline diversement depuis la pluralité essentielle des valeurs et des hommes jusqu'à l'irréductible singularité des cultures et des « mentalités ».

Cette exaltation de la différence constitue une adaptation politiquement correcte des idées racistes qui étaient celles de la F.E.N. et d'Europe Action mais qu'il eut été évidemment impossible de soutenir publiquement étant donné l'ambiance de la société contemporaine.

La création de la Nouvelle Droite

La naissance de la Nouvelle Droite a été marquée par la parution, en février-mars 1968, d'une revue intitulée *Nouvelle École* et par la création, au début du mois de mars 1968, d'une association, le G.R.E.C.E. (Groupement de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne).

Comme le dit Olivier Moos [5] :

1 — Olivier MOOS, *Les Intellectuels de la Nouvelle Droite et la religion – Histoire et idéologie d'un antichristianisme de droite (1968-2001)*, mémoire présenté à l'université de Fribourg (Suisse) en 2003 (revu en 2005), p. 4.

2 — L'égalitarisme prétendument inséparable du christianisme est un mensonge de la Nouvelle Droite : pour le christianisme les hommes sont égaux sur le plan surnaturel en tant que créatures de Dieu appelés à devenir ses fils adoptifs, mais cette égalité surnaturelle n'entraîne aucune égalité naturelle et les papes ont souvent rappelé que l'inégalité des conditions était indispensable à l'équilibre de la société ; mais la Nouvelle Droite refuse de distinguer le naturel et le surnaturel. (Note de Ch. Lagrave)

3 — Il s'agit de la division de la société en trois castes : les prêtres, les soldats et les paysans, division qui d'après Georges Dumezil structure les sociétés indo-européennes. (Note de Ch. Lagrave)

4 — Cette théorie des cycles est d'origine occultiste, nous y reviendrons. (Note de Ch. Lagrave)

5 — *Ibid.*, p. 4.

> Le combat culturel du G.R.E.C.E. consiste à progressivement pénétrer les milieux médiatiques et universitaires, à mener une offensive de séduction dans les lieux de production de savoir en s'appuyant sur les réseaux du mouvement, distillant une pensée qui vise à réformer intellectuellement et de l'intérieur les partis de droite.

On trouve, dans le n° 9 de la revue *Nouvelle École*, cette réflexion révélatrice :

> G.R.E.C.E. est une franc-maçonnerie de droite [...]. Ce dont nous avons besoin, c'est d'hommes influents, ayant leur place dans les sphères de décision d'aujourd'hui et plus encore dans celles de demain.

Le n° 17 de la revue *Nouvelle École* nous donne une définition de la nature du mouvement et de ses objectifs :

> Le G.R.E.C.E. est, selon ses statuts, une société de pensée à vocation intellectuelle ayant pour but d'approfondir les différents domaines d'investigation philosophique et scientifique contemporains, de contribuer plus spécialement à la connaissance du passé, du présent et de l'avenir de la civilisation européenne ; de constituer un courant de pensée nouveau ; d'étendre son influence et de pratiquer l'entraide.

Cette tactique est précisée par le président, Roger Lemoine, dans une plaquette de présentation du G.R.E.C.E. :

> Cette influence peut résulter de la croissance de l'association en tant que telle aussi bien que des promotions socio-professionnelles dont ses adhérents peuvent être éventuellement l'objet [...]. Les places qu'ils obtiendront bénéficieront en dernière analyse au courant de pensée dont nous sommes le vecteur.

Un des dirigeants du G.R.E.C.E., Jacques Bruyas, est revenu en 1969 sur cette tactique d'infiltration discrète :

> Une fois armé, chacun d'entre nous peut s'orienter dans la direction lui paraissant la plus propre à lui fournir une parcelle de pouvoir dans notre communauté d'hommes. Mais cela faisant, il n'est pas tenu, et dans certains cas il ne lui est pas conseillé de dévoiler en tout ou en partie les idées du G.R.E.C.E.. C'est en fonction de l'opportunité qu'il s'attaquera à infiltrer nos concepts, nos règles, notre vision. C'est cela le propre d'une société de pensée [1].

Nous avons là une volonté d'infiltration et de noyautage qui évoque irrésistiblement celle de la maçonnerie ; on voit que la référence à une franc-maçonnerie de droite donnée par *Nouvelle École*, n'est pas une simple rodomontade accidentelle.

1 — Jacques BRUYAS, « Association G.R.E.C.E. *Éléments* », mai 1969, p. 15. Cité par A.-M. DURANTON-CRABOL, *Les Visages de la Nouvelle Droite, le G.R.E.C.E. et son histoire*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences politiques, Paris, 1988, p. 140.

Un bon nombre des dirigeants de la Nouvelle Droite, cadres du G.R.E.C.E. et de la revue *Nouvelle École* venaient d'Europe-Action : Alain de Benoist (alias Fabrice Laroche), Dominique Venner, P. d'Arribère, Roger Lemoine, Gilles Fournier, Saint-Loup, François d'Orcival, Jean Mabire, Jacques Bruyas, Jean Claude Valla, Jean Yves Blochet, Philippe Milliau ou Pierre Vial.

Parmi les personnalités qui acceptèrent de figurer au comité de patronage [1] de *Nouvelle École*, on trouvait quelques francs-maçons notoires comme Raymond Bourgine [2], directeur des revues *Valeurs Actuelles* et *Spectacle du Monde*, Louis Pauwels [3], occultiste guénonien, directeur de la revue *Planète* et futur éditorialiste du *Figaro Magazine*, le romancier Henry de Monfreid [4] et l'écrivain gnostique Raymond Abellio. D'autres membres de ce comité étaient des gnostiques ou des occultistes, tels les écrivains Paul Sérant [5] et Marc Beigbeder, et les universitaires Raymond Ruyer [6], Mircea Eliade, Stéphane Lupasco et Jean Varenne [7].

L'évolution de la Nouvelle Droite

A *Nouvelle École* [8], dirigée par Alain de Benoist, s'ajouta en 1973 une revue bimestrielle intitulée *Éléments pour la civilisation européenne* [9], dont Alain de Benoist était l'éditorialiste sous le pseudonyme de Robert de Herte ; la revue publia en 1976 un dossier intitulé « La question religieuse » qui était très hostile à l'égard des catholiques traditionalistes. A cette presse s'ajouta en 1974 une nouvelle revue trimestrielle, *Études et recherches* suivie par *Panorama des idées actuelles*, consacré à la critique des livres. Avec un dynamisme digne d'une meilleure cause, l'équipe du G.R.E.C.E. ne se contentait pas de

1 — Liste détaillée des membres de ce comité en 1979 dans Julien BRUNN, *La Nouvelle Droite*, Nouvelles éditions Oswald, 1979, p. 369-372.

2 — Henry COSTON, *Dictionnaire de la politique française*, t. III, p. 94.

3 — Henry COSTON, *Dictionnaire …*, t. III, p. 563. Pauwels était probablement affilié à la Grande Loge Opéra (*Itinéraires*, n° 240, février 1980, p. 91) ; voir également *Le Sel de la terre*, n° 56, printemps 2006, p. 120-121.

4 — Panthéiste et franc-maçon, converti à l'Islam (voir Daniel GRANDCLÉMENT, *L'Incroyable Henry de Monfreid*, Paris, Grasset, 1990, *passim*).

5 — Voir *Le Sel de la terre*, n° 56, printemps 2006, p. 104.

6 — Professeur à l'Université de Nancy, auteur de *La Gnose de Princeton* (1974) et de *Les Cent prochains siècles* (1977) dans lesquels il prêche une gnose modernisée, d'allure scientifique ; sur R. Ruyer, voir Jean VAQUIÉ, « Le retour offensif de la Gnose », dans *Lecture et Tradition*, n° 110, nov.-déc. 1984, chap. IV.

7 — Professeur de sanscrit et de civilisation de l'Inde à l'Université d'Aix-en-Provence, collaborateur de la revue trimestrielle *Connaissance des religions – Métaphysique. Cosmologie. Anthropologie. Symbolisme. Sciences et Arts traditionnels*, revue publiée par l'association du même nom.

8 — La revue *Nouvelle École* disparut en 1990, après le n° 46.

9 — Dirigée par Roger Lemoine et Jean-Claude Valla.

rédiger ces différentes revues, mais organisait parallèlement des « colloques, sessions, dîners-débats, voire cérémonies pour la célébration du solstice » [1]. Pour compléter la formation de ses adhérents, le G.R.E.C.E. fonda, en 1976, une maison d'édition, Copernic (qui fut relayée en 1982 par les éditions du Labyrinthe). Dans toutes ces activités se manifestait sans retenue un anti-christianisme virulent.

Le G.R.E.C.E. allait étendre son influence en infiltrant ses dirigeants dans la presse de droite, profitant de la naïveté, voire de la complicité, des dirigeants de cette presse, souvent francs-maçons comme Bourgine et Pauwels, ou influencés par la maçonnerie comme Hersant. En 1970, Alain de Benoist entama une collaboration à *Spectacle du Monde* et à *Valeurs actuelles* où François d'Orcival travaillait depuis 1966 (ce dernier devait quitter le G.R.E.C.E. par la suite). Jean-Claude Valla, du G.R.E.C.E., travailla aussi à *Valeurs actuelles*. En 1978, Pauwels fit entrer Alain de Benoist au *Figaro Magazine* nouvellement créé.

Mais en 1979, une campagne de presse fut lancée contre la Nouvelle Droite par le journal *Le Monde*, relayé par *L'Express* et le *Nouvel Observateur* qui dénoncèrent le racisme, l'élitisme et le néopaganisme véhiculés par la propagande du G.R.E.C.E. Cette mise en accusation fit évincer Alain de Benoist de la presse de Bourgine, en 1982, ainsi que du *Figaro Magazine*.

Le mouvement se divisa sur les leçons à tirer de la victoire électorale de Mitterrand en 1981 et, lors de l'émergence du Front national, plusieurs des dirigeants du G.R.E.C.E. s'y rallièrent : Jean-Yves Le Gallou, Jean Varenne, Pierre Vial, Jean Haudry, etc. Plus tard, lors de la scission du FN provoquée par l'exclusion de Bruno Mégret, les principaux cadres qui rallièrent ce dernier provenaient de la Nouvelle Droite.

De 1983 à 1985, un des dirigeants du G.R.E.C.E., Jean-Claude Valla, fit paraître un nouvel hebdomadaire, *Magazine Hebdo*, qui offrait une tribune aux idées de la Nouvelle Droite. Il créa ensuite le journal *Marianne* qui devint ultérieurement le mensuel des clubs Perspectives et Réalités ; plus tard, Valla collabora au *Choc du Mois*, qui parut de 1987 à 1993, ainsi qu'à *Minute*.

Alain de Benoist resta fidèle à sa tactique d'action purement idéologique et, en 1988, créa une nouvelle revue trimestrielle : *Krisis*, qui se voulait « lieu de débat » et invitait des intellectuels de tous bords. Cette tactique permit à Alain de Benoist de nouer des liens fructueux avec des intellectuels de gauche : Régis Debray, Jacques Julliard, Jean Baudrillard et Pierre-André Taguieff, tout en proclamant qu'il fallait dépasser le clivage gauche-droite – la chose lui était d'autant plus facile qu'il répudiait publiquement l'héritage

1 — A.-M. DURANTON-CRABOL, notice « G.R.E.C.E. » dans *Dictionnaire des Intellectuels français*, par Jacques JULLIARD et Michel WINOCK (dir.), Paris, Seuil, 1996.

de la droite traditionnelle, écrivant par exemple dans *Les Idées à l'endroit*, publié en 1979 :

> La vieille droite, en France, a de tout temps été réactionnaire. L'esprit réactionnaire est peut-être la chose au monde que j'exècre le plus. [p. 18.]

Comme l'avait dit autrefois Jean Madiran, la Nouvelle Droite

> … n'est pas L'AILE GAUCHE DE LA DROITE ; elle est bien plutôt L'AILE DROITE DE LA GAUCHE, et ce n'est pas la même chose ; pas du tout [1].

Si ce rapprochement avec les gens de gauche n'a donc rien d'étonnant, l'évolution de certains milieux catholiques face à Alain de Benoist et à la Nouvelle Droite est beaucoup plus surprenante.

Dès 1979, Jean Madiran avait posé publiquement la question dans *Itinéraires* [2], en parlant des gens du G.R.E.C.E. : « Sont-ils francs-maçons ? » Alain de Benoist, feignant de croire que la question lui était posée personnellement, répondit avec colère qu'il n'était pas franc-maçon, n'avait pas de sympathie pour la maçonnerie, et que la question révélait chez Madiran « une constitution mentale fortement perturbée ». Jean Madiran répondit que la question n'était pas posée aux intéressés, qui peuvent – en raison du secret maçonnique – taire ou démentir leur appartenance, mais aux observateurs qui pourraient avoir des renseignements. Madiran constatait que « l'esprit de la soi-disant Nouvelle Droite est essentiellement maçonnique »[3] ; il ajoutait que face aux deux traditions qui se disputent la France, Alain de Benoist répudie la tradition chrétienne et par conséquent favorise la « tradition » révolutionnaire. Il concluait ainsi :

> Les quatre ou cinq États confédérés qui colonisent la France et gouvernent ses instruments de communication sociale ont rejeté la tradition française dans des catacombes qui ne sont plus physiques (elles l'étaient en 1944-1945 […]), – des catacombes sociologiques et mystiques. Pour supprimer tout à fait jusqu'au souvenir de cette tradition, il ne suffisait pas à la gauche d'écraser la droite traditionnelle: il fallait encore la *remplacer* aux yeux du public, et des jeunes générations, par une *fausse* droite, et ce fut au niveau du pouvoir politique la fausse droite libérale des avorteurs giscardiens ; c'est au niveau culturel la soi-disant Nouvelle Droite, anti-chrétienne, anti-traditionnelle, anti-nationale de Raymond Bourgine, de Louis Pauwels, de Robert Hersant et d'Alain de Benoist. Ainsi il n'y aura plus en France de droite que d'inspiration maçonnique. La franc-maçonnerie, devenue maîtresse de toute la droite et de toute la gauche, assurera, à la place de l'Église, l'unité morale de la nation ; et de même celle de l'Europe fédérée ; et celle du monde dans la perspective d'un gouvernement mondial [1].

1 — Cité par Yves DAOUDAL, « Un survol de la "Nouvelle Droite" », p. 25.
2 — *Itinéraires*, n° 236, novembre 1979.
3 — *Itinéraires*, n° 240, février 1980, p. 88.

Cet avertissement lucide n'a apparemment servi à rien : on a vu des cadres de la Nouvelle Droite entrer – ou s'infiltrer – dans les milieux catholiques traditionnels en donnant pour raison – ou pour prétexte – une conversion, qui certes est toujours possible, mais hélas est difficilement vérifiable. On a vu ces mouvements catholiques leur confier des postes de responsabilité, oubliant le sage précepte de leurs aïeux : « Ce n'est pas aux nouveaux convertis de porter la bannière ».

On voit surtout s'opérer une osmose entre cette Nouvelle Droite cryptomaçonnique et certains réseaux guénoniens, composés d'ésotéristes prétendument chrétiens, qui ont investi massivement les rangs du catholicisme traditionnel ; l'un d'entre eux, le journaliste Arnaud Guyot-Jeannin, grand admirateur de Guénon et de Julius Evola, et en même temps très impliqué dans la Nouvelle Droite, a expliqué lui-même la collusion entre les tenants des deux tendances :

> A travers *Éléments*, *Nouvelle École*, *Cartouches*, etc., on voit apparaître très clairement un vecteur traditionnel, majoritairement catholique. Luc-Olivier d'Algange, André Coyné, Giovanni Monastra, Christophe Levalois, Philippe Baillet, Janis Trisk, et votre serviteur, collaborent à ces revues. Dans une certaine mesure, Michel Marmin a lui aussi évolué et n'en tient plus pour des positions néopaïennes et anti-chrétiennes, mais, au contraire, pour la Vierge Marie, porteuse de pureté assomptionnelle. La Gnose chrétienne, mais aussi toutes les autres religions, à commencer par l'Islam traditionnel, captent son attention. [...] La Nouvelle Droite n'est pas un parti monolithique. C'est pour beaucoup de traditionalistes un espace de liberté exceptionnel. A la périphérie de la Nouvelle Droite, David Gattegno, Jean-Paul Lippi, Jean-François Mayer, Jean Parvulesco, Paul Sérant, Luc Saint-Etienne, Pierre-Marie Sigaud, Bernard Marillier, Paul-Georges Sansonetti, Dominique Lormier, etc., en font également partie [2].

Arnaud de Lassus avait publié en 2004 dans *Lecture et Tradition* une étude détaillée de ce phénomène d'infiltration, intitulée « La Nouvelle Droite et sa pénétration en milieu traditionnel [3] ».

1 — *Ibid.*, p. 95.
2 — Arnaud GUYOT-JEANNIN interviewé dans *Résistance*, n° 3, mars 1998, p 18-23, au sujet de « Evola, trente ans après ». Pour de plus amples détails sur les personnages cités par Guyot-Jeannin, on pourra consulter notre étude *Les dangers de la gnose contemporaine*, Avrillé, Éditions du Sel, 2021.
3 — *Lecture et Tradition*, n° 333, novembre 2004.

Quelques maîtres à penser de la Nouvelle Droite

• *Nietzsche*

En 2012, Guillaume Faye, écrivain (décédé après s'être converti, en 2019), ancien membre du G.R.E.C.E., ancienne figure de la Nouvelle Droite, répondait ainsi à un questionnaire de la Nietzsche académie :

> – Quel livre de Nietzsche recommanderiez-vous ?
>
> – Le premier que j'ai lu fut *Le Gai Savoir*. Ce fut un choc. Et puis, tous après, évidemment, notamment *Par-delà le bien et le mal* où Nietzsche bouleverse les règles morales manichéennes issues du socratisme et du christianisme. *L'Antéchrist*, quant à lui, il faut le savoir, a inspiré tout le discours anti-chrétien du néo-paganisme de droite [1], dont j'ai évidemment largement participé [2].

• *Vacher de Lapouge*

Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), juriste, magistrat, anthropologue darwinien et théoricien d'un eugénisme « aryaniste » et raciste, a été revendiqué comme un maître à penser par les fondateurs de la Nouvelle Droite dès 1963. *Europe Action* lui consacra dans son numéro de juin 1963 une fiche qui le présentait comme le « fondateur de l'anthroposociologie » et le « précurseur du nationalisme » ; il y est défini comme « le précurseur le plus sérieux du réalisme biologique » ayant discerné « la faillite de la politique moderne et la faillite des métaphysiques, en tant que croyances venant contredire de façon catégorique les principes de sélection naturelle ». C'est le christianisme qui est ici visé. Or Vacher de Lapouge n'était pas seulement un homme de gauche, candidat socialiste aux élections municipales de Montpellier en 1888, fondateur de la section montpelliéraine du Parti ouvrier français en 1890, c'était aussi un ennemi du christianisme et un panthéiste :

> C'est en tant que théoricien d'un « socialisme aristocratique » que Lapouge entre en relation avec son disciple Ludwig Woltmann (1871-1907), directeur de la *Politisch-Anthropologische Revue* fondée à Leipzig en 1902. Lapouge et Woltmann défendent l'idée d'un socialisme sélectionniste et aryaniste, impliquant une nouvelle morale – antichrétienne – et se proposant de remplacer les religions du passé. La religion de l'avenir sera panthéiste, elle ne pourra être qu'une religion

1 — Souligné par nous.

2 — Réponses de Guillaume Faye au questionnaire de la Nietzsche académie. *https://guillaumefayearchive.wordpress.com/*

> civique du vital et du solaire, par-delà tous les idéaux ascétiques et individualistes dérivés du christianisme [1].

• *Saint-Loup*

Saint-Loup (Marc Augier) a donné en 1969 un entretien au n° 5 du *Charivari*, intitulé « Nazisme et nazis aujourd'hui » :

> *Le Charivari*. — Et les « nazis français », vivant en France, dont on parle tout aussi régulièrement ?...
>
> *Saint-Loup*. — Il n'y en a pas. Bien sûr, il y a toujours des garçons qui s'amusent à se mettre bottes et brassards quand ils ont dix-huit ans, mais il faut quand même être sérieux. Non, ce qui existe, ce sont des anciens du front de l'Est, pour la simple raison qu'ils n'ont quand même pas tous été tués. Beaucoup d'entre eux ont gardé leurs convictions, mais tous, ou presque, se sont rangés. Ils ne font aucune action.
>
> Ce dont on peut parler, peut-être, c'est d'une sorte de franc-maçonnerie aryenne. Mais cette maçonnerie dépasse, et de loin, le cadre du national-socialisme. Elle se perd dans la nuit des siècles. On la voit apparaître de temps en temps, utilisant un langage clandestin, d'origine runique sans doute, d'abord à l'époque de Gustave Vasa, puis avec les « Corps francs » d'avant-guerre, et enfin avec les éléments les plus secrets de la SS. Cet « ordre noir » existe toujours, dispersé dans le monde entier, en Europe, aux États-Unis. Mais encore une fois, la politique n'intervient que de façon marginale dans cette survivance.
>
> *Le Charivari*. — Cet Ordre européen, jusqu'où plonge-t-il ses racines ?
>
> *Saint-Loup*. — Je me demande s'il n'est pas possible de le rattacher aux plus vieilles mythologies aryennes, par exemples au thème du Graal, thème annexé par la tradition religieuse mais qui remonte à la mythologie des origines. Je me suis beaucoup préoccupé de ce thème, en travaillant à mon dernier livre, qui sortira en mars prochain sous le titre *Ces nouveaux cathares de Montségur*, et qui est un roman historique sur l'Occitanie [2].

On retrouve dans ces propos de Saint-Loup les thèmes typiques de l'occultisme contemporain, mêlés aux mythes « aryens », qui sont eux aussi d'origine occultiste.

• *Louis Pauwels*

Nous avons vu tout à l'heure que Pauwels était franc-maçon ; ce fut aussi un disciple de René Guénon et de l'occultiste Gurdjieff. Avec son livre, *Le Matin des magiciens* paru en 1960, il a lancé un grand mouvement d'intérêt

1 — Pierre-André TAGUIEFF : notice « Vacher de Lapouge » dans *Dictionnaire des Intellectuels français*, par Jacques JULLIARD et Michel WINOCK (dir.), Paris, Seuil, 1996.

2 — *Le Charivari*, « Nazisme et nazis aujourd'hui », n° 5, janvier-mars 1969, p. 59-60.

pour l'occulte et le fantastique – en particulier pour l'occultisme nazi [1]. Alain de Benoist, qui avait consacré un article à Louis Pauwels dans *Valeurs Actuelles* du 6 mars 1972, a écrit en 1990 dans *Le Choc du Mois* :

> [...] J'ai été l'ami de Louis Pauwels, qui m'a honoré d'un certain nombre de confidences et j'en garde le meilleur souvenir qui soit [2].

• *Julius Evola*

D'après Olivier Moos :

> L'influence de Julius Evola sur les théoriciens du G.R.E.C.E. ne fait aucun doute. Le traditionaliste italien fut l'un des maîtres à penser de la « révolution conservatrice » au sein de laquelle les grécistes puisent nombre de leurs références [3].

Philippe Baillet, « l'un des principaux évoliens français » (tract des éditions Pardès sur Evola) fait, ou a fait partie de la Nouvelle Droite (*Éléments*, n° 56, hiver 1985, p. 12).

Le 11 juin 1998, Alain de Benoist a participé à Paris au Forum sur la pensée de Julius Evola organisé par le G.R.E.C.E.-Paris (avec Jean-Paul Lippi, Paul-Georges Sansonetti, Arnaud Guyot-Jeannin). Auparavant, Alain de Benoist avait publié, sous le pseudonyme de Robert de Herte et en collaboration avec Michel Angebert [4], un ouvrage intitulé : *Julius Evola, Le visionnaire foudroyé* (Paris, Copernic, 1977).

Autre exemple, celui de Jean Mabire qui a déclaré dans *Présent* (n° du 6 février 1999, p. 9) :

> Julius Evola est quelqu'un qui crée quelque chose. [...] Ce n'est pas parce que j'ai consacré un livre à Evola que je suis évolien [...], mais je pense qu'il est indispensable de le connaître car c'est un des grands philosophes modernes, de même que René Guénon.

• *René Guénon*

Guénon [5] est-il un des maîtres à penser de la Nouvelle Droite ? Olivier Moos nous donne une réponse nuancée :

1 — Sur Pauwels, voir notre étude *Les Dangers de la Gnose contemporaine*, Avrillé, Éditions du Sel, 2021.

2 — *Le Choc du Mois*, n° 31, juillet-août 1990, p. 31 à 33, entretien : « Alain de Benoist et les quatre péchés capitaux de la droite française », p. 32.

3 — Olivier MOOS, *Les Intellectuels de la Nouvelle Droite et la religion*, p. 21, note 93.

4 — Angebert était le pseudonyme de Michel Bertrand et de Jean Angelini, auteurs d'ouvrages ésotériques aux éditions R. Laffont (Voir Arnaud GUYOT-JEANNIN : *Enquête sur la Tradition aujourd'hui*, Trédaniel, 1996 ; Emmanuel RATIER, *Encyclopédie politique française*, t. I, art. *Connaissance des religions* ; Patrice CHAIROFF, *Dossier B... comme barbouzes*, Alain Moreau, Paris, 1975) ; *Michel Bertrand (écrivain)*, notice Wikipedia.

5 — Sur Guénon, voir notre étude *Les Dangers de la Gnose contemporaine*, p. 29 à 32.

> Faut-il y déceler [au G.R.E.C.E.] les influences de la pensée de René Guénon, auteur dont les écrits affleurent souvent dans la littérature néo-droitière au sens le plus large du terme ? Il nous est difficile de répondre à cette question. Néanmoins, il faut reconnaître qu'il existe des parallèles intéressants. [...] Il faut reconnaître une concordance entre l'interprétation guénonienne du « nomadisme » et la définition polémique des pensées « sémites » dans la perspective gréciste. Il semble également évident qu'Alain de Benoist fut sensible à certaines critiques de la modernité initiées par Guénon, en demeurant toutefois relativement éloigné de la pensée « traditionaliste ». Bien qu'une recherche approfondie soit ici nécessaire pour confirmer ou infirmer cette hypothèse, citons à titre d'exemple son éditorial intitulé opportunément « *Le règne de la quantité* », in *Éléments*, n°28-29, où le philosophe gréciste développe une critique de la modernité au sein de laquelle nous retrouvons des accents guénoniens. La critique de l'économisme (*Éléments*, n°28-29) ou du rapport entre « pensée nomade » et civilisation (*Éléments*, n°24-25) sont également des thèmes que la littérature du traditionaliste français a abordés [1].

Les idées de la Nouvelle Droite

Il est impossible de donner ici un examen complet des idées de la Nouvelle Droite, nous allons donc nous limiter à un certain nombre d'entre elles dont nous montrerons qu'elles sont contraires non seulement à la doctrine catholique, mais encore au sens commun. Nous verrons que, bien loin d'être originale, l'idéologie de la Nouvelle Droite n'est, comme le disait Luc Gaffié, rien d'autre qu'« un romantisme idéaliste et gnostique » [2].

Le refus du principe d'identité

La plus grave des erreurs propagées par la Nouvelle Droite – peut-être celle dont découlent toutes les autres – est le refus du principe d'identité, dit aussi principe de non-contradiction ou principe du tiers exclu. De quoi s'agit-il ?

Pour la civilisation catholique, comme pour la philosophie du sens commun, ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas. La notion d'être est le premier principe rationnel, le fondement de notre raison. *Est, est, non, non*, disaient les scolastiques. Ils disaient aussi : A est A et n'est pas non-A, c'est à dire qu'une chose ne peut pas être elle-même et son contraire dans le même temps et sous le même rapport.

1 — *Les Intellectuels de la Nouvelle Droite et la religion*, p. 30-31, note 135.

2 — Luc GAFFIÉ, *Les Idées du conservatisme américain*, Stillwater (USA), New Forums, 1990, p. 29.

Or, il se trouve des sophistes assez fous pour nier cette évidence : l'un d'eux – un propagandiste communiste – montrait un gland et demandait est-ce un fruit ou un arbre ? Si on lui répondait, c'est un fruit, il objectait : plante-le dans la terre et tu verras que c'est un arbre. Piètre objection : le gland est un fruit et il peut devenir plus tard un arbre – il peut aussi rester fruit et se dessécher ; de toutes façons, il n'est pas dans le même temps fruit et arbre. Il est fruit en acte et arbre en puissance ; cette distinction entre acte et puissance est essentielle pour réfuter les sophismes des adversaires du principe d'identité.

La plupart des gens, a écrit très justement Jean Daujat,

> n'ont pas même idée que ces convictions premières puissent être discutées. [...] La première de ces convictions fondamentales [...] c'est que l'affirmation humaine a un sens ; c'est que OUI et NON sont des mots qui ont un sens et qui ne peuvent être interchangés ; c'est que oui n'est pas non, que oui est oui et que non est non ; c'est qu'on ne peut pas dire un jour le contraire de ce que l'on a dit la veille sans être infidèle à sa propre pensée et sans être, au moins une des deux fois, dans l'erreur ; c'est, en un mot, qu'il y a une vérité et une erreur qui ne se confondent pas. [...]
>
> Si oui et non ont un sens pour le commun des hommes, c'est parce que le commun des hommes pense que notre intelligence doit reconnaître la réalité telle qu'elle est, que les choses sont ce qu'elles sont et qu'il ne dépend pas de nous qu'elles soient autrement.
>
> La dépendance de notre intelligence vis-à-vis de la vérité ou de la réalité à connaître, voilà la première conviction fondamentale de la pensée commune.
>
> La seconde, c'est qu'il y a un bien et un mal, des choses bonnes et des choses mauvaises, et que l'un n'est pas l'autre [1].

Et Jean Ousset commentait ainsi :

> Tel est le fond de la pensée chrétienne. Voilà ce qui fut et demeure le sens commun, le tour de la pensée fondamentale de l'humanité [2].

Or, voici ce qu'a écrit Alain de Benoist :

> Un auditeur déclare avoir relevé dans mon propos un certain nombre de « contradictions ». J'ai du mal à ne pas éclater de rire. Que lui répondre ? Que le principe d'identité a vécu, et que, dans toute démarche, il n'y a que les contradictions qui soient fécondes [3].

1 — Jean DAUJAT, *Connaître le communisme*, La Colombe, p. 7-8.
2 — Jean OUSSET, *Le Marxisme*, p. 22.
3 — Cité par Yves DAOUDAL, « Un survol de la "Nouvelle Droite" », *Chrétienté-Solidarité*, mai 1986, p. 16.

Alain de Benoist se réclame donc de l'union des contraires, « *coincidentia oppositorum* », dont il fait l'élément essentiel du sentiment religieux païen [1]. Il déclare :

> L'avenir appartient à ceux qui seront capables de penser simultanément ce qui, jusqu'ici, n'a été pensé que contradictoirement [2].

Et il en tire les conséquences pratiques en déclarant :

> Être considéré comme un intellectuel de droite ou comme un intellectuel de gauche m'indiffère totalement. Et d'ailleurs, pourquoi ne pas être les deux à la fois [3] !

Nous avons vu que les chefs de la Nouvelle Droite ont été formés dans des milieux imbus du darwinisme social qui repose sur le « dogme » de l'évolution ; conformément à ce dogme, la philosophie du G.R.E.C.E. est donc une philosophie du devenir, par opposition aux philosophies de l'être que sont les philosophies réalistes.

Mais si la notion d'être est vaine, si tout se transforme constamment dans un perpétuel devenir, il n'y a pas non plus de vérité.

> Cette « philosophie », commentait judicieusement Yves Daoudal, implique qu'il n'y a pas de vérité absolue, car l'homme ne peut appréhender qu'une certaine perspective du monde. Toute « vérité universelle » est donc une illusion, toute métaphysique au sens traditionnel est un leurre. Il n'y a pas de loi naturelle, il n'y a pas de nature humaine, la seule loi qu'admettent ces nominalistes est celle du conflit qui provoque le changement et donc le « devenir » [4].

Pour le sens commun, nos idées, ou plus exactement les concepts abstraits et généraux sous lesquels nous distribuons tous les êtres, ont une valeur objective. Quand nous pensons « l'homme » au singulier et en général, c'est-à-dire l'être humain, nous évoquons une réalité qui existe en soi et qui est parfaitement identifiable ; malgré les différences qui existent entre les êtres que nous désignons ainsi, grands ou petits, beaux ou laids, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, nos esprits savent immédiatement de quoi il s'agit et ne vont pas confondre le concept « homme » avec le concept « singe » ou le concept « arbre ». Il y a adéquation entre notre intelligence et le réel, ce qui est la condition même de la vérité.

Cette philosophie du sens commun est le réalisme ; pour la philosophie qui s'y oppose, le nominalisme, dont se réclame la Nouvelle Droite, nos idées, nos concepts n'ont pas de réalité objective, ils n'ont qu'une valeur de

1 — Alain de BENOIST, « Le divin : l'union des contraires », in Marc DE SMEDT (sld), *L'Europe païenne*, Paris, Seghers, 1980, p. 333-335.
2 — Cité par Frédéric TOULOUSE, « Les intellectuels ne sont plus à gauche », *Figaro Magazine*, 21 octobre 1978, p. 91.
3 — *Le Choc du Mois*, n° 31, juillet-août 1990, p. 31.
4 — Yves DAOUDAL, « Un survol de la "Nouvelle Droite" », p. 17.

signe, de convention, qui permet des classements utiles mais provisoires, car aucune vérité définitive ne saurait exister puisque tout change dans une perpétuelle évolution et que toute chose peut être en même temps elle-même et son contraire. Plus de vérité, donc plus de dogme, et la Nouvelle Droite se vante de professer un « antidogmatisme de principe [1] », ce qui lui est un point commun avec la franc-maçonnerie qui rejette elle aussi catégoriquement ce qu'elle appelle le « dogmatisme », c'est à dire la croyance à des vérités immuables.

Le panthéisme

Deuxième erreur fondamentale professée par le G.R.E.C.E. : le panthéisme, c'est à dire le refus de distinguer entre le Créateur et la création, refus de reconnaître que le monde a été créé par Dieu « ex-nihilo ». Pour les panthéistes, le monde a toujours existé car Dieu et le monde sont une seule et même chose et Dieu n'est que l'âme du monde, à moins que le monde ne soit qu'une simple émanation de Dieu.

Pour illustrer cette analyse, voici une citation d'Alain de Benoist :

> Le cosmos du paganisme est un ordre harmonieux, qui ordonne dans une totalité parfaite l'infinité des formes du possible auxquelles la *physis* [2] donne réalité. Ce cosmos qu'« aucun dieu n'a créé » est « le même pour tous » [...], ce qui signifie que tous les êtres, animaux, humains ou divins, y sont également rattachés. [...] Étant éternel, il ne peut avoir de finalité ou de but. Il peut seulement être : « Toute puissance se rassemble en lui, et c'est en prenant conscience de son appartenance au cosmos que l'homme peut développer ce qu'il y a de divin en lui. » [...] Dans une telle perspective [païenne], il ne saurait y avoir de création *ex nihilo*. Les religions indo-européennes comportent des mythes cosmogoniques du commencement, mais ces commencements ne sont en général que des débuts de *cycles* qui s'enchaînent éternellement les uns aux autres. Le cosmos païen n'est pas un cosmos créé par Dieu, mais bien plutôt ce qui permet aux dieux d'exister. Il est une *émanation* de l'Être. Dans la pensée indienne, l'Absolu (*prajapati*) souffre d'incomplétude. Il engendre le monde comme pour se réaliser, pour prendre en quelque sorte connaissance de lui-même, et c'est pourquoi il se divise, donnant ainsi naissance aux singularités [3].

Or, ce panthéisme constitue l'essentiel de ce que le G.R.E.C.E. appelle paganisme. Alain de Benoist le reconnaît lui-même :

1 — *Éléments*, n°56, hiver 1985, p. 13, col. de droite.
2 — La nature.
3 — « Entretien avec Alain de Benoist », dans Danièle MASSON, *Dieu est-il mort en Occident ?* Éd. Trédaniel, 1998, p. 82.

> Notre débat, écrit-il, ne porte donc pas fondamentalement sur la question du nombre des dieux que l'on vénère – c'est aussi pourquoi le paganisme ne saurait consister aujourd'hui à restituer d'anciens panthéons –, mais bien plutôt sur l'acceptation ou le refus de cette distinction entre être créé et être incréé qui apparaît au fondement du dualisme chrétien [1].

Ce qu'Alain de Benoist appelle « dualisme chrétien », c'est la distinction entre le Créateur et la création. Pour Alain de Benoist il n'y a qu'une seule substance qui est aussi bien Dieu que l'univers, c'est le monisme, autre nom du panthéisme.

Mais comme Alain de Benoist refuse – il nous l'a dit lui-même – le principe de non-contradiction, il n'hésite pas à déclarer froidement :

> Je ne suis [...] pas athée – pas plus d'ailleurs que je ne suis *panthéiste* [2].

Notons au passage que ce langage contradictoire qui fait l'apologie d'une doctrine pour la renier immédiatement après est une des principales caractéristiques de la rhétorique maçonnique. Souvenons-nous des paroles de NSJC (Mt 5, 37) :

> Que votre oui soit oui, que votre non soit non ; tout le reste vient du démon.

La Gnose

Alain de Benoist est un homme prudent qui esquive systématiquement les conclusions logiques qui découlent de ses propos, mais il lui arrive cependant de tenir des discours qui dégagent un fort relent de gnose et de manichéisme. Voici par exemple ce qu'il déclarait à Danièle Masson :

> [...] Qu'est-ce que le christianisme a apporté que le monde ignorait avant lui ? Qu'a-t-il apporté de plus et de meilleur, comme nouveauté radicale [...] ? Vous me répondrez sans doute : la possibilité, donnée à l'homme pour la première fois, de faire son salut. Et de fait, *la diffusion en Europe de cette croyance, apparemment née sur le pourtour méditerranéen, selon laquelle l'âme humaine, emprisonnée dans la matière, est déchue et ne peut être « rachetée » que par l'intercession d'un Dieu sauveur, représente bien une innovation* [3].

Or cette conception d'une âme humaine, déchue car emprisonnée dans la matière, qu'Alain de Benoist prend – ou feint de prendre – pour la doctrine chrétienne ne l'est absolument pas ; c'est en fait une conception gnostique. Pour les chrétiens, l'âme humaine n'est nullement emprisonnée dans la matière, elle anime un corps dont elle est la « forme substantielle » ; la matière

1 — *Ibid.*, p. 84.
2 — *Ibid.*, p. 76.
3 — *Ibid.*, p. 80.

est bonne puisque créée par Dieu et le composé humain – corps et âme – a été créé bon et l'homme a déchu tout entier – et non pas seulement son âme – à la suite du péché originel. Ce sont les gnostiques qui identifient la chute à une déchéance de l'âme, étincelle divine, emprisonnée par un mauvais démiurge dans une matière qui est elle-même mauvaise.

Plus loin, interrogé par Danièle Masson, qui lui demandait :

> [...] Le désir du ciel sur la terre, c'est précisément l'enfer, selon Simone Weil. En termes de théologie chrétienne, c'est le désir de Satan, qui promet à l'homme la similitude avec Dieu, s'il usurpe ses pouvoirs. A moins que vous ne fassiez de Satan le fils naturel de Dieu ?

Alain de Benoist répondait :

> *Satan fils naturel de Dieu, pourquoi pas ? Ils appartiennent en tout cas au même univers. Ils y forment couple, en quelque sorte*. Du reste, d'un strict point de vue théologique, l'existence de Satan pose un problème que l'explication classique, la rébellion d'un « ange déchu », est bien loin de régler [1].

Ces propos frisent le manichéisme, lequel conçoit deux divinités, égales et opposées, l'une du bien et l'autre du mal.

Il est tout à fait révélateur que la revue *Krisis*, dont le directeur était Alain de Benoist, ait publié dans ses numéros 3 et 4, des deux derniers trimestres de 1989, une longue étude, en deux articles, du Pr. Jean Borella, gnostique bien connu, étude intitulée : « La gnose au vrai nom ». On comprend pourquoi Alain de Benoist prête la main à M. Borella pour sa tentative d'introduire la gnose dans la théologie chrétienne. Il est également révélateur qu'Alain de Benoist dirige, ou ait dirigé, une collection chez l'éditeur occultiste Pardès.

Le tolérantisme

Autre caractéristique du discours de la Nouvelle Droite : la référence constante à la tolérance : en voici quelques exemples tirés de l'entretien de Danièle Masson avec Alain de Benoist dans *Dieu est-il mort en Occident ?* :

> Cette religion païenne indo-européenne, qui accompagne l'ethnogenèse des populations du même nom, est polythéiste à l'origine. [...] Elle est *tolérante* par nature, car elle n'est pas prosélyte [...]. [p. 78.]
>
> Indifférent au nombre des dieux, le paganisme garantit la *liberté religieuse*, car il ne voit pas d'atteinte à la vérité dans la religion des autres. [p. 92.]

1 — *Ibid.*, p. 110.

> Homme de convictions, façonné par elles et vivant pour elles, j'aime la foi et les attitudes mentales ou les actes qu'elle inspire. Ses manifestations me touchent [...] du moins quand elles ne sont pas empreintes *d'intolérance*. [p. 76-77.]
>
> Avec la démonisation du paganisme commence *l'exclusion radicale de l'Autre* : les procès de sorcellerie préfigurent les procès de Moscou, et les techniques pour y provoquer l'« aveu » sont exactement les mêmes. [p. 93.]

Or le caractère prétendument tolérant du paganisme n'est qu'un mensonge intéressé – à visée anti-chrétienne – et qui remonte, au moins, à Voltaire ; les apologistes catholiques, en particulier l'abbé Guénée, en ont clairement démontré la fausseté [1].

Mais il est intéressant de constater que cette apologie de la tolérance se retrouve constamment dans la propagande maçonnique et que ce principe figure parmi les obligations édictées par les obédiences maçonniques dites « latines » (par opposition à la maçonnerie anglo-saxonne). Voici ce qu'on peut lire dans l'*Encyclopédie de la franc-maçonnerie* [2], (rédigée par des francs-maçons) à la notice « Régularité » :

> La *tolérance* religieuse, le respect de la laïcité et l'interdiction absolue de prôner des doctrines racistes sont les principaux critères adoptés [par les obédiences latines] pour la reconnaissance d'une nouvelle obédience.

Chez Alain de Benoist comme chez les francs-maçons, ce qui fonde la tolérance et la liberté religieuse n'est rien d'autre que le rejet du concept de vérité ; mais bien entendu cette tolérance ne s'étend ni à la vérité qui s'affirme comme telle, ni à ceux qui s'en réclament...

L'anti-complotisme

Autre affinité entre la Nouvelle Droite et la maçonnerie : *l'anti-complotisme.*

En 1992, dans la revue *Politica Hermetica* (n° 6), Alain de Benoist développait longuement une prétendue « Psychologie de la théorie du complot ». C'était un médiocre pamphlet – paré d'un jargon pseudo-scientifique destiné à en masquer les insuffisances – qui visait à ridiculiser la théorie du complot, surtout dans ses aspects chrétiens que l'auteur présentait comme complémentaires d'un délire d'interprétation paranoïaque.

Dans un passage intitulé « Paranoïa et influence chrétienne » (p. 21-22), Alain de Benoist écrivait :

> On ne peut qu'être frappé du caractère fondamentalement *chrétien* d'un certain nombre de thèmes récurrents des théories du complot [...]. On sait qu'à l'origine

1 — Voir *Le Sel de la terre* 64, printemps 2008, p. 62 à 70.
2 — Le Livre de Poche, 2000, p. 705.

> nombre de ces théories sont apparues en milieu catholique, essentiellement pour combattre l'influence de la franc-maçonnerie [...]. La plupart des théories du complot se fondent implicitement sur l'idée d'un ordre naturel que la conspiration viendrait parasiter ou perturber [...]. La conspiration est elle-même présentée constamment comme une *contre-Église* [...]. Dans la littérature conspirationniste, le complot est d'ailleurs régulièrement qualifié de « satanique ».

On voit qu'Alain de Benoist se conduit, au moins, comme un « compagnon de route » de la franc-maçonnerie. Il est par ailleurs caractéristique que presque tous les grands combats de société menés par la maçonnerie après 1968 dans le domaine de la morale aient été soutenus par la Nouvelle Droite : l'avortement, la corruption des mœurs, la promotion de l'homosexualité, l'euthanasie…

On comprend que, dès 1986, Yves Daoudal ait écrit dans *Chrétienté-Solidarité* :

> Pour lutter contre le christianisme la « Nouvelle Droite » peut (et doit, vu sa relative faiblesse) s'allier avec la franc-maçonnerie et le communisme. Il est vraisemblable que des gens de la « Nouvelle Droite » soient entrés dans la franc-maçonnerie, de façon à y diffuser leurs idées, en profitant notamment de la mode néo-guénonienne qui sévit dans nombre de loges. Arriveront-ils à constituer ainsi une néo-maçonnerie à leur service ? Ce n'est pas exclu, si l'on considère le succès avec lequel ils pénètrent les milieux politiques de droite [1].

Il est évident aujourd'hui que la pénétration est réciproque et que grâce à la Nouvelle Droite et aux réseaux guénoniens la Maçonnerie contrôle aujourd'hui étroitement la plus grande partie de la droite française et malheureusement est en mesure d'influencer une partie non négligeable du catholicisme traditionnel.

✵

1 — Yves DAOUDAL, « Un survol de la "Nouvelle Droite" », p. 26.

L'influence actuelle de la Nouvelle Droite

par Michel de Valandrey

LA NOUVELLE DROITE n'est plus nouvelle depuis longtemps. L'expression n'a plus vraiment cours. Certains la rangent même au rayon des vieilleries idéologiques. Si le débat autour de ce mouvement faisait rage dans les années 80-90, peut-être encore dans les années 2000, est-il vraiment la peine d'en parler encore en 2025 ?

Face à la déferlante migratoire, au wokisme, aux ravages du mondialisme, on observe à droite des réactions saines. Toute une jeunesse se dresse, se forme, milite, lit, agit. Il faut le saluer. Si l'on disait à ces jeunes que leurs idées sont proches de celles de la Nouvelle Droite, sans doute le nieraient-ils, car ils n'en ont souvent pas conscience.

Ce qui importe, c'est que ces idées sont, dans les grandes lignes, les mêmes. Peut-être, pour certains, sont-ils moins farouchement anti-chrétiens que leurs prédécesseurs ou, du moins, affichent-ils moins cet antichristianisme par habileté stratégique. La Nouvelle Droite a été, selon le mot de François Brigneau, celle qui peut « parler avec émotion de trois ou quatre mille années d'Europe sans dire un mot de la Chrétienté [1] ». Cela est encore vrai chez certains de ses héritiers, comme une bonne partie de l'Institut Iliade. D'autres ne voient plus de problème à parler des « racines chrétiennes de l'Europe », tant que cela reste réduit à un élément purement civilisationnel parmi d'autres, à une part du folklore européen.

Certes, la Nouvelle Droite a muté. De toute manière, ayant renoncé au principe d'identité, n'est-elle pas nécessairement en mutation permanente ? Elle s'adapte aux évolutions de la société et au contexte. S'il demeure un courant anti-chrétien et néopaïen fidèle à la Nouvelle Droite historique, les idées du mouvement se sont aussi infiltrées dans certains milieux catholiques, qui tentent de les concilier avec la vraie religion.

1 — François BRIGNEAU, extraits de son *Journal de Vacances* publiés par Jean MADIRAN dans « Réalités de 1979. Nouvelle Droite et délit d'opinion », in *Itinéraires* n°236, septembre-octobre 1979, p. 112.